

Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs
SIXIEME ANNEE
22 AOUT 1951
TINTIN
34
LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS
QUELLES NOUVELLES AVENTURES ATTENDENT Mr VINCENT à MARSEILLE?
(VOIR PAGE 17)
REDING

Mon Courrier

Bertholet Lisette, Bruxelles. — As-tu bien réfléchi ? Le pain en question aurait sept mètres de haut mais il serait beaucoup plus large qu'un pain ordinaire. Il ne s'agissait donc pas de multiplier 36.000 pains par 10 cm.

Meeus Nicolas, Ixelles. — Je crois avoir déjà répondu à ta question. Bien sûr, Corentin existe puisque tu rêves de lui sans cesse. Amitiés.

Jacques Renée, Wépion. — Je ne puis rien te révéler des aventures qui surviendront à Monsieur Lambique. A chaque semaine son plaisir. A toi.

Poedts Willy, Anderlecht. — J'ai lu avec attention la première partie de « L'Expédition perdue ». Il y a là-dedans pas mal d'imagination, mais l'art d'écrire un roman ne s'acquiert pas en un tournemain. Tu dois encore travailler beaucoup avant de publier ta première œuvre. D'accord ?

Gervalle Michel, Huy. — Je ne puis que te répéter ce que je dis ci-dessus à Willy Poedts : malgré les réelles qualités de vos écrits, je ne puis les publier parce que je vous rendrais un mauvais service. Persévère si tu crois vraiment que tu as des dispositions. Et bonne chance !

Pepinster Geneviève, Grivegnée. — N'aie aucune inquiétude : ce que tu désires se réalisera à son heure. Mes amitiés pour ta sœur et pour toi.

Monami Pierre, Liège. — Il n'est pas question d'éditer en volumes les histoires que tu me cites. Il y en a d'autres plus intéressantes. Non ?

Czetwektynski, M., St-Fontaine (Dailhe). — J'ai reçu ta lettre dans un état lamentable. Si tu en es responsable, je ne te félicite pas ! La graphologie t'intéresse ? Nous en reparlerons. Bien à toi.

Faler Michel, Louvain. — Pour le moment, je ne puis te donner les noms des membres du club habitant Louvain. Mais il t'est loisible déjà de former un groupe local avec tes camarades. Bonne chance et amicalement à toi.

Richard Jean, Molenbeek. — Le judo est un sport fort intéressant, mais je ne puis prendre la responsabilité de te conseiller en cette matière. Prends l'avis de tes parents. Amitiés.

Toekels, Bruxelles IV. — Les articles signés par le capitaine Haddock et par le major Wings n'ont jamais cessé de paraître : seules les signatures ont disparu. Nous n'avons jamais tant parlé de la marine et de l'aviation !

XXX. — Ta lettre contenait maintes critiques fort intéressantes et que j'eusse volontiers discutées avec toi. Mais pourquoi n'as-tu pas eu le courage de signer ta lettre ? Crois-tu vraiment que je te mangerais ? Nous devons avoir le courage de nos opinions, ou nous taire. Qu'en penses-tu ?

Louis Jean-Paul, Bruxelles — En ce qui concerne le « Derby des Caisses à Savon », il n'existe pas jusqu'à présent en Belgique de compétition nationale. Toutes les courses dont tu as entendu parler sont des initiatives locales. Je ne puis donc te renseigner comme tu le souhaiterais. A toi.

Ducarme Nicole, Spa. — Ta réponse à notre Grand Concours de Pâques m'est arrivée avec deux mois de retard ! A l'avenir, lis attentivement le règlement de nos concours. C'est dommage, car ta réponse était juste. Amitiés.

De Wit Monique. — Quick et Flupke ne sont pas toujours ensemble dans les dessins d'Hergé. Il arrive que des amis vivent séparément, n'est-ce pas ? Mais ils sont toujours amusants, de toute manière. C'est bien ton avis ?

Debandt Béatrice, Anvers. — Nous avons longuement envisagé le problème : il n'y a pas de solution. Tu dois choisir : ou te priver du Timbre Tintin qui se trouve dans ton journal, ou avoir le courage de couper dans le bas de la page. Le débat est cornélien, je le sais. Mais que faire ?

TINTIN (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité :* rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16. — *Editeur-Directeur :* Raymond Leblanc. — *Rédacteur en chef :* André-D. Fernez. — *Imprimerie :* Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

ABONNEMENTS :

	Belgique	Etranger, Congo Belge
3 mois :	Fr. 70.—	80.—
6 mois :	» 135.—	155.—
1 an :	» 265.—	300.—

On ne me prend pas au sérieux !

Au cours des vacances, le plus souvent, l'on joue, bien sûr. La mer, la campagne offrent mille occasions de se détendre l'esprit et le corps. Mais il arrive que le mauvais temps nous retienne chez nous, prisonniers de la pluie. Que faire alors, sinon lire, bavarder, échanger des propos graves ou puérils ?

C'est une conversation de ce genre qui se déroulait, l'autre jour, entre garçons et filles que les vacances avaient rassemblés. Quelques-uns de leurs aînés — parents, amis — se trouvaient parmi eux. Et le débat était des plus animés.

Soudain, parce que l'une de ses « idées » avait été accueillie par un éclat de rire, mon neveu Dominique se fâcha.

— C'est toujours la même chose ! ricana-t-il. On ne me prend pas au sérieux. Sous prétexte que j'ai quinze ans, on me considère toujours comme un petit garçon et tout ce que je dis est tourné en dérision !

C'est alors qu'un de ses aînés intervint :

— Inutile de te fâcher, mon vieux Dominique. Chacun ici, grands et petits, nous te prenons très au sérieux... quand tu mérites de l'être. Mais comment ne pas rire lorsque tu profères une sottise ? Sois beau joueur, voyons ! Tu as des idées personnelles ? Très bien. Tu les exprimes avec conviction ? Parfait. Tu souhaites les faire triompher ? Quoi de plus naturel ! Mais accepte qu'on ne soit pas toujours de ton avis, qu'on discute tes idées, qu'on leur en oppose d'autres.

— D'accord ! dit Dominique. Mais ce qui me fâche, c'est d'entendre les « aînés » — les « vieux » pour tout dire — opposer à mes idées leur expérience, leur sagesse, que sais-je encore !

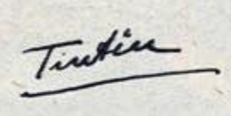
— Eh bien ? N'ont-ils pas raison de vouloir te faire bénéficier de leur expérience ? Cette sagesse, que tu sembles leur reprocher, ne crois-tu pas qu'ils l'ont acquise très souvent à leurs dépens et au prix de maints déboires ? Remercie-les plutôt lorsqu'ils s'efforcent de te faciliter le chemin, de t'ouvrir la voie qui te sera salutaire.

Comme Dominique ne répondait rien, son aîné continua :

— A quinze ans, on s'imagine toujours qu'on est « incompris », que personne ne nous prend au sérieux, que les « vieux » n'ont d'autres soucis que de nous embêter, que sais-je ? Soyons plus modestes. Nous avons raison de tenir à nos idées, mais sachons écouter celles des autres, surtout lorsque celles-ci sont exprimées par des parents, des maîtres ou des amis qui en savent un peu plus long que nous-mêmes.

Comme la pluie avait cessé de tomber et que le soleil venait de faire son apparition derrière les nuages, toute la maisonnée se vida sur ces mots avec la gaieté d'une volière ouverte. Et Dominique sourit à son grand ami, de ce sourire confiant qui signifiait :

— Tu as raison.





Qu'on se le dise !

Le dimanche 26 août 1951, à 14 heures précises, aura lieu au Stade du Centenaire, au Heysel (avenue du Centenaire, face au Palais n° 10), une grande épreuve des **« CAISSES A SAVON »**, groupant près de 100 concurrents.

« TINTIN » offrira une **coupe** au pilote de la voiture la plus élégante.

Tous au Centenaire le dimanche 26 août, à 14 heures !

Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Conrad et les hommes de Kessel sont en route pour Dijon. Au cours du voyage, ils s'arrêtent dans un village où a lieu un tournoi. Conrad décide d'y prendre part et il relève le défi de l'orgueilleux Chevalier Noir...









AU GRAND ETONNEMENT DES SPECTATEURS, CONRAD EVITE LA LANCE DU CHEVALIER NOIR, GRACE A SON BOUCLIER. PUIS, SOUDAIN, NOTRE AMI PLANTE SA PROPRE LANCE ENTRE LES DEUX EPAULIERES DE L'ARMURE DE SON ADVERSAIRE ET, SOULEVANT CE DERNIER, LE TIENT SUSPENDU DANS LES AIRS...



















(A suivre.)

UNE JOURNEE A Ste HELENE

CHAQUE matin, à la même heure, Napoléon était tiré de son sommeil par la sonnerie de la diane et les appels des bivouacs anglais. Une nouvelle journée commençait pour lui, aussi vide, aussi interminable que toutes celles qui s'étaient déjà succédées depuis le début de son exil. Il appelait Marchand, son valet de chambre, et lui demandait d'ouvrir les fenêtres.

— Donne-moi de l'air, mon garçon !...

Lorsqu'il faisait beau — ce qui arrivait rarement à Sainte-Hélène — il apercevait alors les baraquements et les tentes blanches du camp de Deadwood. Il sautait à bas du glorieux petit lit de camp sur lequel il avait dormi la veille de Marengo et la veille d'Austerlitz, passait une robe de chambre et avalait une tasse de café noir...

C'est à peu près à ce moment que, régulièrement, se faisait annoncer le docteur O'Meara. Il venait s'informer de la santé de l'empereur. Bien qu'il ne crût guère au pouvoir de la médecine, Napoléon le recevait toujours bien.

— J'espère que Votre Majesté a passé une bonne nuit ! disait le docteur.

— Fort bonne, je vous remercie, répondait presque invariablement l'empereur. Quelles nouvelles m'apportez-vous ?

O'Meara était bavard et spirituel. Il racontait par le menu tous les petits potins de l'île à son patient, et sa visite rompait agréablement l'insupportable monotonie des heures.

●

LE docteur parti, l'empereur faisait sa toilette et passait généralement le reste de la matinée à lire. Il s'installait dans un petit bureau attenant à sa chambre, sur un sofa d'où il pouvait contempler en levant les yeux la peinture d'Isabey représentant son fils, le roi de Rome, dans les bras de l'impératrice Marie-Louise.

Vers onze heures, on lui servait son déjeuner sur un guéridon. Il l'avalait rapidement comme c'était son habitude. Il avait toujours eu horreur de rester longtemps à table et ne laissait presque jamais le temps à ses convives, qui ne mangeaient pas aussi vite que lui, d'achever leur repas.

●

DES diverses parties de la journée, c'était l'après-midi qui lui paraissait la plus longue. Il s'habillait vers deux heures et revêtait le costume avec lequel on l'a si souvent représenté : habit vert, gilet et culottes blanches. Au début de son séjour à Sainte-Hélène, cet habit était celui de colonel de la garde impériale, à parements et collet rouges. Plus tard, les galons d'or et d'argent dont s'ornait l'uniforme disparurent. Napoléon avait aussi des vêtements « civils », mais il ne les portait guère. Il n'aimait pas s'habiller en bourgeois.

Lorsqu'il était prêt, il rejoignait ses compagnons de captivité au parloir. C'était une pièce assez agréable, vaste et bien éclairée d'où l'on pouvait voir la mer. Les jours pluvieux, l'empereur y préparait ses récits de guerre. Il expliquait aux personnes qui l'entouraient le plan de ses batailles les plus célèbres : Rivoli, Friedland, Wagram, en utilisant pour figurer les armées de petites épingles à têtes noires et rouges. Quand le soleil brillait, il se promenait. Les gens de sa suite l'escortaient à quelques pas, têtes nues, à moins qu'il ne leur donnât l'ordre de se couvrir. Il marchait d'un pas lent et parlait peu.

●



A Sainte-Hélène, qui est située sous les tropiques, la nuit tombe avec une rapidité déconcertante. Il n'y a guère de crépuscule. Vers cinq ou six heures, les Français de l'île rentraient au salon et y attendaient le moment de dîner. Napoléon les y rejoignait et, jusqu'au repas, jouait au whist, au piquet ou aux échecs. Le jeu l'ennuyait. Il lui arrivait de n'y prêter aucune attention, d'abattre ses cartes ou de pousser ses pions d'un geste machinal. Parfois, cependant, sans raison apparente, il était pris de la rage de gagner. Il raflait alors à ses adversaires tout l'argent qu'ils avaient sur eux, s'amusait de leur mine déconfite, les plaisantait, puis leur restituait le montant de l'enjeu en disant :

— A l'avenir, soyez plus circonspects ! Voilà comment on ruine les fils de famille !

●

A sept heures précises, le maître d'hôtel Cipriani faisait son apparition au salon et s'inclinait profondément devant l'empereur.

— Le dîner de Sa Majesté est servi !

Napoléon passait à table, suivi de ses commensaux habituels : le général et la générale de Montholon, Gourgaud et Bertrand. Rien n'était plus triste que ces dîners si ce n'est la salle à manger même où ils se déroulaient. C'était une pièce si sombre qu'il y fallait en plein jour la lumière des bougies.

Le repas du soir était aussi rapidement expédié que le déjeuner. Lorsque le maréchal Bertrand, qui était particulièrement friand de pâtisseries, mangeait à la table de l'empereur, celui-ci prenait un malin plaisir à reculer sa chaise au moment même où l'on apportait les desserts. Et il riait de la déconvenue du maréchal qui, comme les autres convives, était à ce signal obligé de se lever.

●

QU'ALLONS-NOUS lire, ce soir ? demandait-il ensuite à sa compagnie. De la comédie ou de la tragédie ?

Comme lui-même marquait une nette préférence pour la tragédie, on s'accordait à choisir Corneille ou Racine. Napoléon lisait à haute voix une scène ou un acte entier. Il déclamait avec feu, s'enthousiasmait aux passages les plus émouvants et répliquait avec animation aux remarques pertinentes de ses auditeurs.

Mais ce que ses compagnons préféraient par dessus tout, c'étaient les soirées de causeries où il les entretenait de sa vie, de ses triomphes, de ses revers. Il aimait se rappeler ses premières victoires, celles de Lodi, d'Arcole et de Rivoli qu'il avait remportées entre vingt-cinq et trente ans. Il reconnaissait ses erreurs, notamment les campagnes d'Espagne et de Russie qui avaient sonné le glas de l'empire. Mais il persistait à ne pas comprendre sa défaite à Waterloo.

— Faut-il l'attribuer à la pluie du 17 juin ?... A la fausse marche de Grouchy ?... Je ne sais trop. C'est la fatalité ! Même avec vingt mille hommes de moins, je devais encore gagner la bataille.

Et les heures passaient. Il arrivait un moment où ses compagnons ne parvenaient plus à dissimuler leur fatigue.

— Quelle heure est-il donc ? demandait-il brusquement.

Puis, quand on lui avait répondu :

— Encore une victoire sur le temps ! répliquait-il. Allons nous coucher !

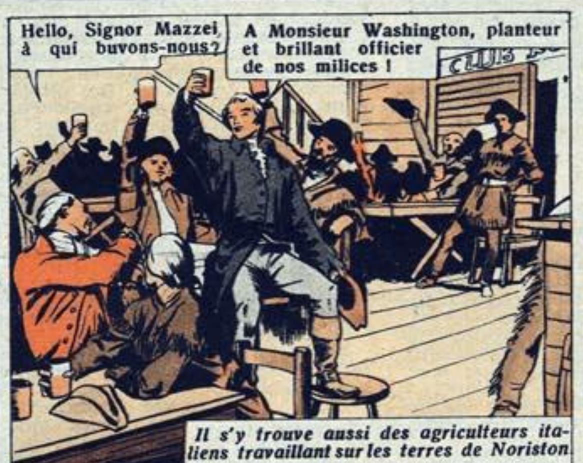


La Bannière Etoilée

Nous sommes heureux de vous présenter cette nouvelle histoire en images qui évoque la grandiose épopée de l'indépendance américaine et la figure légendaire de George Washington...

NOUS sommes au dix-huitième siècle, dans les florissantes colonies anglaises de l'Amérique du Nord où vit un peuple de colons et de pionniers, pour la plupart originaires d'Angleterre.

Le cabaret de Jeffer Norriston, perdu dans la zone de forêts qui s'étend au pied des Monts Alleghanys est le rendez-vous des pionniers de la Virginie et des colonies françaises de l'Ohio.



















(A suivre.)



Les Aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG



Le jeune Dzidziri, le pilote Larnaud et l'air-hostess Sophie sont à la poursuite du prince Ephraïm et de son secrétaire Domingo qui leur ont volé des documents secrets relatifs au Normandie des Airs. Ils viennent de retrouver une auto abandonnée près d'un pont de lianes détruit. Impossible de passer. Qu'à cela ne tienne !... Dzi s'élance vers un arbre, suivi du jeune Laobé...

AU CŒUR DES ECLAIRS...

ALLONS-Y !...

Laobé avait peine à suivre Dzidziri. C'était comique : le négrillon, cependant accoutumé depuis son jeune âge à folâtrer dans les arbres, semblait plus emprunté que le jeune Blanc aux cheveux rouges : c'est que Dzi mettait à profit l'enseignement de Mouhou, la guenon. Il avait remarqué comment elle s'y prenait pour éviter les pièges du vertige, pour s'emparer d'une liane et voltiger de branche en branche.

Au-dessous d'eux ils ne pouvaient rien distinguer. Avaient-ils réussi à franchir la rivière au pont détruit ? Ils l'espéraient, mais nulle trouée dans la masse dense des feuillages ne leur permettait d'en être certains.

A deux ou trois reprises Laobé faillit choir. Son petit visage se crispait. Il refrénait une envie croissante de claquer des dents. Dzi bougonna :

— Tu as la frousse ?

Son compagnon balbutia :

— Moi y a descendre ou moi y a tomber.

— Bien, mon joli. T'en fais pas. Accroche-toi à moi.

Laobé ne se le fit pas répéter. Il empoigna Dzi à bras-le-corps au point de l'étrangler.

— Serre pas tant, recommanda le Parisien.

Leur situation élevée ne pouvait se prolonger. Ils n'iraient pas loin à cette hauteur. Dzi avisa une liane, la tira pour vérifier sa solidité.

— Gare, recommanda-t-il. Ne lâche pas.

Et il donna une ruade pour s'écarter de l'arbre. La descente s'amorça. Pas pour longtemps. Presque tout de suite, une sorte de craquement se produisit; la liane parut s'étirer, et elle fila, fila vers le sol à une vitesse vertigineuse. Ou elle s'était rompue, ou bien elle se déracinait au fur et à mesure sous le poids double de ses « passagers ».

— Attention, Laobé ! cria Dzi.

Devant ses yeux, le tronc de l'arbre passait dans une sorte de tourbillon : pas un point où s'accrocher. Il voulait saisir une branche : il ne fit que se mettre la main en sang.

La pensée le traversa : **« On va s'étaler comme des crêpes... »**

Mais dans un immense fracas de branches brisées, de feuillages mis en miettes, les deux amis tombèrent l'un sur l'autre. Le premier Dzi se remit sur pieds. Il inspecta les lieux.

— Vu, exprima-t-il. Une chance sur mille, et elle a été pour nous. Sais-tu où nous sommes, Coco ?

— Non, fit Laobé qui se massait tantôt les épaules, et tantôt les jambes.

— Dans un piège... Oui, une fosse avait été creusée au pied de l'arbre, recouverte de branches et ça a amorti la chute...

— Un piège ? balbutia Laobé regardant autour de lui avec crainte.

Dzi éclata d'un rire rassurant :

— La maison n'a pas de locataires. Il n'y a plus qu'à sortir...

Ils se trouvèrent bientôt hors d'affaire. Dzidziri se gratta furieusement la nuque.

— Et maintenant, Laobé, quelle direction ?

Le petit indigène tendit son index noir et pareil à un cigare :

— Par là.

Ils marchèrent longtemps. La forêt vierge s'étendait autour d'eux, immense, invincible, semblait-il. Peu à peu, malgré sa bravoure, Dzi éprouvait un sentiment d'angoisse : tout était trop gigantesque, trop démesuré, ici !... Les arbres érigeaient des troncs semblables à des colonnes de cathédrale; les fleurs qu'ils portaient, rouges, mauves, blanches, étaient aussi grandes qu'une roue de voiture, elles secrétaient une odeur lourde, entêtante.

Des lianes dégringolaient depuis le faîte des géants, plus grosses que des câbles. Des oiseaux se risquaient parfois à voleter dans cette pénombre, mais eux-mêmes n'osaient pas chanter comme s'ils n'osaient troubler le silence.

Et Laobé comme Dzidziri ne se risquaient pas à parler fort : l'un et l'autre chuchotaient. Suivre son chemin ici n'était pas une petite affaire. Laobé avait pourtant relevé des traces, une branche brisée, un bouquet de feuilles froissées; il s'agenouillait, flairait presque le sol : tel un chien. Il hochait sa tête laineuse :

— Des hommes y a passé là, disait-il.

— D'accord, ronchonnait Dzi, mais est-ce que c'est Ephaïm ?

Et Laobé de dire :

— Y a pas hommes de mon pays. Y a porter souliers.

La nuit lentement descendait sur la brousse. L'ombre devenait de plus en plus épaisse. Dzi s'arrêta, non sans pousser un soupir :

— Il faut camper ici.

Laobé l'approuva. Vivement il organisa un abri sommaire afin qu'ils pussent passer les heures nocturnes. Assis sur une souche abattue, Dzi le regardait faire. Il était sans joie, envahi par une impression désagréable; et, plus pour lui-même que pour son compagnon, il parlait :

La forêt vierge s'étendait autour d'eux.

— Ça ne tourne pas rond !... Où sommes-nous allés nous fourrer ? et qu'est-ce qui va en sortir ?... D'accord, j'ai tiré Yves Larnaud et Sophie du pétrin. Ephraïm et Domingo croient que nous avons nourri les poissons du fleuve après nous être noyés au passage des chutes. Donc, ils ne nous cherchent plus... Mais nous, les retrouverons-nous ? Parce qu'il y a les papiers, et moi, Dzidziri, j'ai pris l'engagement de les reprendre... Pas vrai, Laobé ?

— Oui, oui, faisait le petit Noir en montrant ses dents blanches, luisantes dans l'obscurité croissante.

— Tu t'en moques, toi, des papiers. Est-ce que tu penses seulement que nous retrouverons nos amis ?

— Oui, oui, répéta Laobé.

La nuit sombra brusquement. La forêt vierge en parut plus inquiétante encore. Ce n'était pas sa première nuit de brousse, à Dzidziri, pourtant ! Mais il ne parvenait pas à se dégager d'une impression d'étouffement. Et voici qu'un coup de tonnerre gronda, suivi d'un autre, d'un autre.

La forêt s'illumina. Les éclairs se succédaient, bleuâtres, jetant sous la voûte des arbres des tentacules de clarté, de véritables traits de feu qui transperçaient les frondaisons et couraient le long des troncs. Epouvanté, Laobé se serra contre son ami blanc.

Les grondements se succédaient désormais sans interruption. Terrifiante cacophonie céleste. Les lueurs des éclairs ne cessaient pas; toute la forêt éclatait d'une espèce de lumière violette, parfois éclaboussée d'une flamme rubis. La foudre frappa. Sa boule de feu jaillit, atteignit un des géants, l'entoura d'une étreinte fluorescente et dramatique. Il y eut un craquement. L'arbre, atteint dans ses œuvres vives, était rompu à sa base, fendu jusqu'en son milieu; cependant il ne tombait pas; car ses frères le retenaient et le retiendraient jusqu'à ce que les ans pourrissent le bois et le détruisissent.

Dzi respirait avec moins de peine, lui semblait-il.

—Pour une tornade, c'est une tornade, dit-il avec un petit rire destiné à tranquilliser Laobé. Je comprends pourquoi j'étouffais d'angoisse. Ça va mieux maintenant. Et toi, Laobé ?

— O... ooo... ui, bredouilla son compagnon.

A ce moment, il y eut, au-dessus de leur tête, un crépitement, comme la charge de milliers et de milliers de chevaux. C'était la pluie... Non une averse comme on voit en Europe, mais la terrible pluie équatoriale, qui fertilise le sol en une nuit et fait jaillir des plantes où il n'y avait que sécheresse. D'abord les gouttes ne parvinrent pas à transpercer la voûte des arbres; mais, à force de tomber, l'eau s'infiltra et ce fut alors des cataractes. L'abri rudimentaire édifié par Laobé n'y résista pas. Les deux amis, pressés l'un contre l'autre, mouillés jusqu'aux os, s'efforçaient de leur mieux de résister. Laobé se cachait la tête de ses bras recourbés. Dzi en avait perdu jusqu'à sa gouaille coutumière.

Le tonnerre pourtant s'était éloigné. Les bruits s'apaisaient. Il n'y avait plus que cette chute monotone de la pluie. Soudain ils entendirent un autre bruit.

C'était comme un pas... un pas lourd, qui eût écrasé le sol gonflé d'eau... dont chaque enjambée prenait un sens de plus en plus terrifiant.

Car ce bruit se rapprochait.

Maintenant un souffle rauque se percevait. Etait-ce une bête ? un homme ?...

LA SEMAINE PROCHAINE :

MOUHOU A LA RESCOUSSE

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Mis au courant d'insolites mouvements de l'armée prussienne, Napoléon prépare soigneusement son plan de campagne. Puis il part pour Mayence...













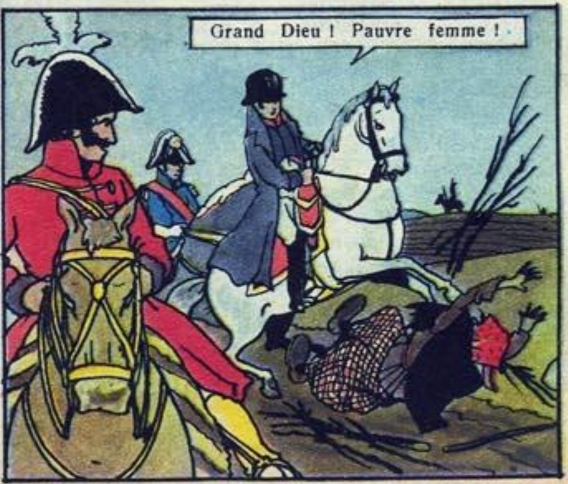












(A suivre.)

LE PETIT CHEVAL



CHAQUE matin, avant de descendre pour allumer le poële et faire le café, Gérard soulevait la lucarne du grenier où il passait la nuit. Il supputait du regard le temps probable et qui, en influant sur les rhumatismes de ses cousines, allait, par voie de conséquence, agir durant vingt-quatre heures sur sa destinée.

Ce matin-là, en se penchant sur la gouttière, il remarqua, le long de la grand-rue qui mène à l'église, des hommes occupés à boulonner de hautes carcasses de bois. C'était la foire annuelle qui s'installait dans la petite ville. Quelques instants plus tard, lorsque l'enfant sortit pour chercher le pain et le lait, les baraques étaient montées et commençaient à s'habiller de leurs vêtements de toile. Gérard distingua aisément le stand de tir, la friture étincelante de miroirs, les roulottes-cages d'une ménagerie, le salon en peluche de la cartomancienne et le gros champignon, arrondi sous son prélart gris, du carrousel.

La journée se passa à récurer la cuisine, à peler les pommes de terre, à bêcher le potager. On était au mois d'août. La terre était sèche et le travail rude pour un jardinier de neuf ans.

Après le repas du soir, un petit vent tiède apporta jusqu'au jardinet des demoiselles Tapir, des flonflons d'orchestrion, mêlés à des effluves de beignets gras et à l'âcre senteur des fauves. Gérard conçut brusquement un désir immodéré de se promener parmi les lumières de la fête, de franchir ces guichets qui, moyennant cent sous, donnent accès aux mystères dissimulés derrière leurs décors de toile. Mais Gérard, orphelin hébergé à contre-cœur par deux cousines célibataires et grippe-sous, se trouvait totalement démuni d'argent de poche. Et ce n'était guère le moment de mendier quelque subside extraordinaire. Hier encore, Mathilde Tapir — la plus jeune des deux sœurs, âgée de 63 ans — lui avait appliqué sur les doigts vingt coups d'aiguille à tricoter pour le punir d'avoir brisé une tasse alors qu'il lavait la vaisselle. Ah ! il les détestait cordialement ces vieilles chouettes, qui ne cessaient de l'accabler de remontrances, pour mieux exalter le généreux sacrifice consenti par elles en recueillant un va-nu-pied comme lui. Finalement, il obtint, non sans peine, la permission de sortir un moment. Aglaé insistait sur le fait qu'il usait ses chaussures à courir inutilement les rues.



Gérard commença par défiler lentement devant les baraques alignées. Des farandoles de gosses en liberté le bousculaient en riant au passage. Les garçons, une fleur à la boutonnière, gesticulaient et parlaient haut pour attirer les regards des jeunes filles. Soudain, devant la Tête de Turc — où des gaillards musclés assénaient à tour de rôle des coups de maillet pour mesurer leur force — Gérard distingua à terre un objet brillant. C'était une pièce de cinq francs. On eut dit qu'elle avait été posée sur ce coin de pavé à son intention, car les gens passaient et repassaient sans la voir, comme si pour tout autre que lui elle eut été invisible. Gérard la ramassa et l'examina attentivement, se demandant s'il s'agissait bien d'une pièce réelle. Sa conviction faite, il se dirigea sans hésitation vers le manège. C'était là qu'il avait décidé de dilapider son providentiel trésor.

Longuement il considéra les diverses montures offertes à son choix. Le carrousel possédait des chevaux noirs et blancs de coupe identique, quelques cochons grassouillets et réjouis, deux éléphants débonnaires et pleins d'importance. Il y avait même une minuscule auto de pompiers, avec son échelle et sa cloche de cuivre, qui permettait de faire du vacarme tout en tournant en rond. Gérard allait opter pour un chameau dont la majestueuse bêtise l'avait séduit, lorsque son regard tomba sur le petit cheval rose. Il lui manquait une oreille et sa couleur était défraîchie, aussi se trouvait-il souvent sans cavalier. Au passage, le cheval rose lui fit un clin d'œil, et comme, la course terminée, il se trouvait arrêté par hasard devant l'enfant, ce dernier l'enfourcha le plus naturellement du monde.

— Je voudrais te demander un service, murmura le cheval rose à voix basse.

— Je croyais que les chevaux de bois ne parlaient pas, répliqua Gérard étonné.



— C'est que je suis, moi, un petit cheval bien vivant. On m'a emprisonné ici en vissant à ma selle cette tige de cuivre. Ce stupide mécanisme, qui me fait monter et descendre sans arrêt, me donne des haut-le-cœur.

— Je conçois cela, dit Gérard, mais que puis-je faire pour toi?

— Viens cette nuit me délivrer, dès que le carrousel sera fermé il suffira que tu emportes un solide tournevis. Pour ta récompense, nous irons folâtrer tous les deux. Je suis affamé d'avoine fraiche, d'eau claire et de liberté.

— Je te comprends, fit l'enfant. Tu m'emmèneras jusqu'au grand barrage ?

— Je t'emmènerai bien plus loin, si tu consens à me suivre, assura le petit cheval rose.

Cette nuit-là, Gérard ne dormit point. De sa lucarne, il guetta l'extinction des guirlandes électriques, puis se glissa dans l'escalier. Il avait noué autour de son cou son écharpe de laine et tenait à la main ses grosses bottines cloutées. Il contrôla au passage les ronflements paisibles mais dissemblables des demoiselles Tapir — Aglaé ronflait en basse et Mathilde en soprano —, choisit dans le coffre de chêne un grand tournevis de charpentier et gagna la rue.

— Je t'attendais avec impatience, fit le petit cheval rose, lorsque l'enfant se fut glissé sous la bâche. J'ai une pointe de vis qui a percé ma sous-ventrière et qui me blesse le poitrail. Dépêche-toi de me sortir d'ici. La nuit est claire, mais ils sont tous si abrutis de cris et de bière, qu'ils dorment à poings fermés.

Gérard ne mit pas dix minutes à effectuer le travail. Il écarta les tiges de cuivre et son nouvel ami se retrouva sans difficulté, les quatre jambes sur le plancher du manège.

— Grimpe sur mon dos; ne perdons pas de temps, souffla le cheval. Et en trois bons il fut sur la route qui conduit vers les campagnes.

— Où allons-nous ?

— Tu le verras bien. Agrippe-toi solidement à ma crinière. Comme je ne suis pas ferré, les cailloux me blessent les sabots; je préfère prendre de la hauteur. Et Gérard s'aper-

ROSE

Conte inédit d'Yves DUVAL

Illustrations de Marguerite BROUHON



çut avec stupéfaction que l'animal agitant doucement les pattes, flottait maintenant aussi aisément qu'un oiseau dans l'espace. Ils montaient, ils montaient. Déjà la route n'était plus, sous la lune, qu'un mince filet d'argent; les maisons ressemblaient aux cubes d'un jeu de construction, les champs et pâtures aux damiers inégaux d'un vaste manteau d'arlequin.

Un vent doux et parfumé le frôlait comme une caresse.

L'atmosphère était devenue translucide. Sur le bleu de la voûte céleste se précisaient des millions et des millions d'étoiles. Gérard n'éprouvait ni vertige ni crainte. Il se sentait mollement bercé par le galop aérien de son compagnon, dont il éprouvait sous lui le corps robuste et chaud. La nuit diamantée les enveloppait d'un silence émouvant.

— Je ne me souviens pas d'avoir jamais connu un bonheur comme ce soir. Nous montons toujours. Tu m'emportes donc au ciel, petit cheval rose ? Peux-tu me conduire auprès de maman ?

— Non, Gérard, mon pouvoir ne va pas jusque-là. J'ai simplement voulu te promener dans un monde où le commun des hommes n'a pas accès. C'est le monde consolant de la poésie, où tout est plus pur et plus beau. Vois comme d'ici les choses de la terre prennent leurs vraies proportions. Le tout est de savoir s'élever. Et pour cela, il suffit, comme tu l'as fait, d'enfourcher résolument, lorsqu'il se présente, le petit cheval rose du carrousel, même s'il semble moins fringant que ses voisins.

— Je voudrais tant demeurer ici, balbutia l'enfant, ivre de bonheur. Tu redescends déjà ! Oh non, je t'en supplie, poursuivons notre voyage.

— Impossible, Gérard. Il est l'heure. Il nous faut rentrer.

Maintenant le sol montait vers eux, dans le tourbillon d'une grande rumeur confuse. L'instant d'après, son compagnon déposait délicatement l'enfant sur son petit lit, dans le grenier des demoiselles Tapir.

— Tu reviendras, dis? Tu reviendras me chercher demain, pour une autre promenade là-haut ?

— J'ai encore à montrer la route à beaucoup d'autres petits enfants qui, comme toi, méritent d'oublier leurs chagrins. Toi, Gérard, tu connais le chemin enchanté. Tu peux y retourner sans moi, toutes les fois que tu le désires. Il suffit que tu conserves intacte ton âme de ce soir.

Sur ces mots, le petit cheval bondit par la lucarne. Il ne fut plus, bientôt, qu'un minuscule point rose dans l'immensité étoilée du ciel bleu.



Le lendemain, en allant chercher le pain et le lait quotidiens, Gérard courut soulever la bâche du manège. Il n'y vit que des chevaux noirs et blancs, des éléphants, des chameaux et des cochons de bois. Il n'y trouva plus le petit cheval rose, ni même la place qu'il occupait la veille.

Mais Gérard leva les yeux et sourit, car il sentait confusément que sa vie serait désormais différente.

Interdit aux garçons

BILINGUISME !



« Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ». Les petites filles heureuses non plus. Etre en vacances, dans mon jardin, avec mon chien, mes fleurs et mes livres suffit à mon bonheur. Et je laisse volontiers aux autres les aventures et mésaventures des voyages ou villégiatures.

Mais cela ne fera pas l'affaire des lectrices de « TINTIN », me suis-je dit. Je n'aurai rien à leur raconter. Alors, *pour vous*, j'ai accepté un week-end dans une fermette en Flandre. Ah la la ! Quelle histoire ! Je m'en souviendrai ! Et tout cela pour *vous* faire plaisir ! Alors que j'étais si bien chez moi !

Donc, un vendredi soir — sous une pluie diluvienne —, nous arrivons à la fermette en question. Pittoresque, rustique à souhait: on s'y cogne aux poutres du plafond, l'humidité suinte des murs, la cheminée (authentique, du XVII[e] siècle) nous enfume comme des jambons. Sans parler des moustiques, araignées, souris, rats (tous authentiques, du XX[e] siècle). Dans la cuisine — confort suprême — il y avait un moteur électrique pour faire monter l'eau. Moteur muni d'un accessoire d'une importance capitale : une courroie... Et c'est de là que vint toute l'histoire. La courroie était trop courte et craqua.

Dehors, il pleuvait à torrents, les gouttières débordaient, mais dedans on se lavait les mains à l'eau minérale. Le soir même, un débrouillard de la bande décida de porter la courroie chez le cordonnier du village le plus proche (cordonnier = schoenmaker en flamand).



Mais le débrouillard n'était pas polyglotte. C'est en français et à grand renfort de gestes qu'il donna les explications : allonger de 10 cm. et recoudre solidement. Le lendemain elle était recousue solidement mais... raccourcie de 10 cm. Le réputé « débrouillard » fut conspué et un autre décida de prendre l'affaire en mains. L'affaire, c'est-à-dire la courroie, qu'il reporta chez le cordonnier (schoenmaker), lui expliquant, encore par gestes et toujours en français, qu'il fallait maintenant l'allonger de 20 cm. En attendant, on faisait le café avec du Spa. Au crépuscule, l'espoir d'une toilette non gazeuse s'évanouissait. Car, ô catastrophe, la courroie nous revenait à nouveau raccourcie. Et cette fois de 20 cm. !

Le dimanche se passa en allées et venues entre le cordonnier (schoenmaker) et le moteur. Une vraie malédiction pesait sur la courroie qui, telle une peau de chagrin, ne cessait de rapetisser. Quand l'heure du retour sonna, il en restait à peine de quoi ressemeler une chaussure. Alors, on refit ses valises avec entrain, en rêvant d'un bon bain et d'un verre d'eau fraîche.

Moralité : 1) Dans un pays bilingue, soyons bilingues.

2) Ne partons jamais en voyage sans emporter nos robinets.

3) On ne m'y reprendra plus à quitter ma chère maison (eau courante à tous les étages) uniquement pour avoir autre chose à vous dire que « Bonne fin de vacances, profitez bien de vos derniers jours de liberté!»

Brigitte

P.S. — Pour nous remettre dans le mouvement, en prévision de la rentrée des classes, je vous propose le petit problème suivant. Etant donné qu'une courroie de 1.90 m. qui devait être allongée de 10 cm. a été raccourcie de la longueur qu'il fallait ajouter, au bout de combien de visites chez le cordonnier (schoenmaker) ne restait-il qu'un bout de cuir de la longueur d'une semelle ?



LE CASQUE TARTARE

TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

Le capitaine Rabakol et le nain Luigi sont prisonniers à bord d'un navire génois. M. Lambique et ses amis s'apprêtent à les délivrer...

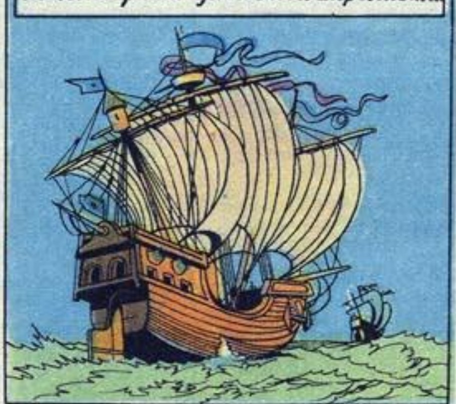






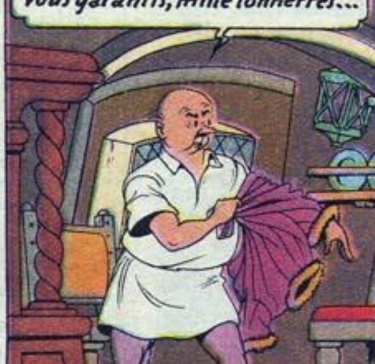


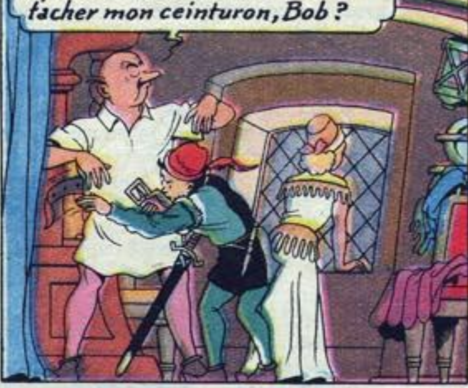




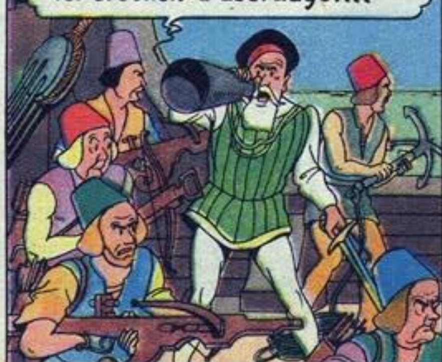


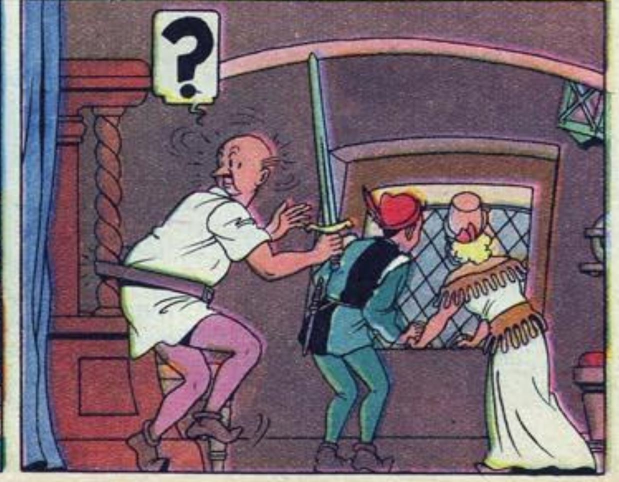












(A suivre.)





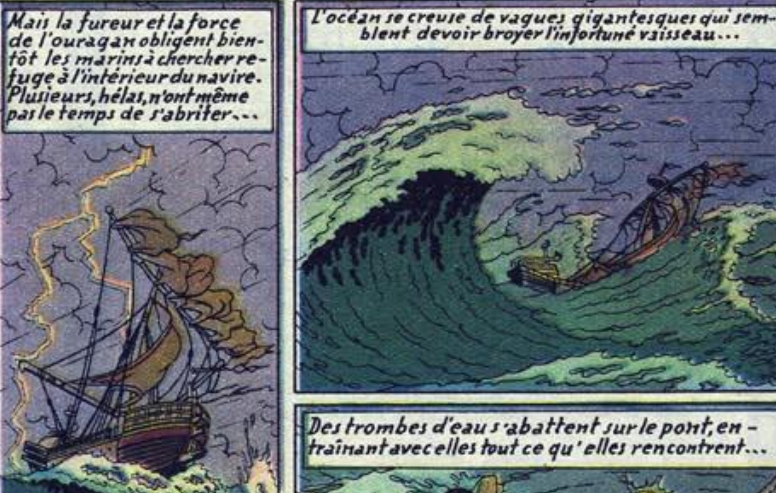

























A nouveau, une lame énorme s'abat sur le pont. Elle fracasse la cabine et creuse une brèche dans la proue. Une seconde plus tard, l'un des survivants s'écrie, d'une voix horrifiée...



prévision
tit problème
qui devait
gueur qu'il
nez le cor-
de cuir de

Le timbre TINTIN

PARTICIPEZ TOUS A NOTRE CONCOURS DU TIMBRE

Afin de vous permettre, grâce au Timbre « Tintin », de gagner de beaux prix, nous avons décidé d'organiser, à partir de cette semaine, une série de petits concours auxquels vous êtes tous invités à participer.

Voici le premier Concours du Timbre « Tintin », consacré au :

CHOCOLAT VICTORIA

Tous vous connaissez et appréciez l'excellent chocolat Victoria. Nous vous proposons donc de nous envoyer un court slogan qui dira les mérites de cette friandise.

Attention ! Il ne s'agit pas d'une rédaction, mais d'une simple phrase.

Par exemple : Victoria un jour,
Victoria toujours.

Les réponses doivent nous parvenir, avec la mention « Concours du Timbre », avant le mardi 28 août à minuit. Les meilleures seront publiées.

Victoria vous réserve la surprise de beaux prix.



Le petit Chinois. — Nous, nous avons la Grande Muraille.

Le petit Américain. — Peuh ! Et nous, nous avons les gratte-ciel.

Le petit Belge. — Sans doute, mais nous avons, nous autres, quelque chose de plus précieux : le timbre TINTIN !!!

LISTE DES PRIMES

	Points
1. Cinq séries de 40 vignettes : « Le Roman du Renard », par série	50
2. Carnet de décalcomanies TINTIN, reproduisant en couleurs les principaux personnages de Hergé, carnet A, 15 sujets	50
3. Carnet de décalcomanies TINTIN, idem, carnet B, 22 sujets	60
4. Deux séries de cinq cartes postales en couleurs, dessinées par Hergé (série I ou II), par série	70
5. Pochette spéciale de papier à lettre TINTIN, illustré par Hergé, avec sujets variés	80
6. Coquet fanion TINTIN, pour trottinette ou vélo (double face, trois couleurs)	100
7. Portefeuille TINTIN (article en cuiroléine avec décoration TINTIN et MILOU)	200
8. Puzzle TINTIN. Scènes originales sur bois, dessinées par Hergé	50
9. Puzzle TINTIN (grand modèle), scènes originales sur bois, dessinées par Hergé	500
10. Jeu de cubes, création de Hergé	500

Sont priés d'envoyer leur adresse exacte :
L. Van Hesse, Saint-Nicolas. — X., à Laasne. — X., à Seraing (paquet recommandé). — Godelieve D'Joos.

N'oubliez pas que le timbre TINTIN vous est offert par :

VICTORIA — PALMAFINA — MATERNE HEUDEBERT — TOSELLI.

Pêche au Requin

DEPUIS deux jours, un requin bleu des tropiques rôde autour de notre navire alourdi par des semaines de roulis : tantôt par tribord, tantôt sous le vent, à une certaine distance, car il connaît le danger du harpon !

Seule son arête dorsale émerge de la mer qui crépite sous la pluie. A fleur d'eau, sa vilaine tête plate nous guette.

Quand un coup de roulis plus accentué rabat violemment les sabords du pavois, l'arête trace un sillage et disparaît; on ne distingue plus que la forme violet-sombre du gredin, entre deux eaux. Il s'écarte, godillant de la queue, sans hâte, méfiant tout de même, avec des manières de chat.

Depuis deux jours aussi, l'officier de quart dans l'intervalle des manœuvres de brassage, surveille l'hamecon qui traîne à l'arrière. Dame, le lard nous le mangeons nous-mêmes, et la gent squale n'y regarde pas de si près !

Notre requin est paresseux à se faire prendre. Vingt fois, il s'est approché, averti par son pilote, il a reniflé l'appat, s'est chaviré sur le flanc, à ouvert sa mauvaise gueule... puis a remis cela à une autre fois. Il se moque de nous !

De tout temps a existé une haine solide entre gens de mer et requins. C'est une vendetta qui dure depuis des siècles et des siècles. Personne ne peut dire qui a commencé, mais tout le monde sait qu'il s'agit d'une lutte à mort.

Nous venons de lover les bras du grand mât. Chacun s'en retourne à sa corvée. La mienne est sur la poupe, à frotter au sable le teck de la timonerie.

Le second se penche par dessus la lisse et m'appelle doucement.

— Cette fois-ci, nous l'aurons, ce fichu requin ! dit-il.

La bête à bout d'indifférence affectée, s'est délibérément approchée, elle se met sur le dos et, rageusement, engouffre la charogne. Le second a saisi la ligne et, d'un geste puissant, l'attire à lui.

— Nous l'avons ! cria-t-il. Par ici, tout le monde !...

En un rien de temps, nous sommes six à haler sur la ligne que l'on a passée par la poulie-coupée frappée au gui; moi, j'ai pris un tour au cabillot proche et je rentre le mou à chaque pesée.

Et voici notre requin qui se débat follement, suspendu à hauteur de lisse.

— Je m'en vais le calmer, dit le second.

Et il lui plonge le harpon dans la nuque. Le sang coule, rougit le sillage. On fait glisser un nœud coulant qui prend la bête au-dessus de la queue, et nous l'amenons sur le pont.

Elle n'est pas morte. Ses yeux nous jettent toute sa haine. Elle se débat encore, frappe de la queue. Mais nous l'achevons.

Puis, de deux coups de hache, le maître-charpentier sectionne la queue. Elle sera tirée au sort entre ceux de la bordée : c'est un trophée de valeur.

Capitaine Haddock.
P.C.C.
Commandant ROYON.



Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

M. de Bonneval vient de faire une découverte qui peut entraîner de graves conséquences. Il a été enlevé, mais il a pu échapper à ses ravisseurs. Malheureusement, il a perdu la mémoire...

Texte et dessins de F. Craenhals.

HELAS, MALGRE LES TRENTE LIMIERS QUE LE COMMISSAIRE BLEU A LANCES SUR LA NOUVELLE PISTE, L'ENQUETE PIETINE. PLUSIEURS AUTRES TEMOINS AFFIRMENT AVOIR APERÇU LE SAVANT A ANVERS MADAME DE BONNEVAL, SES ENFANTS ET WILLIAM SE RENDENT DANS CETTE DERNIERE VILLE























(A suivre.)

Monsieur Barelli à Nusa-Penida

Moreau et Barelli ont échoué dans une île de la mer de Java, et se sont liés d'amitié avec un chef indigène...

TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.





















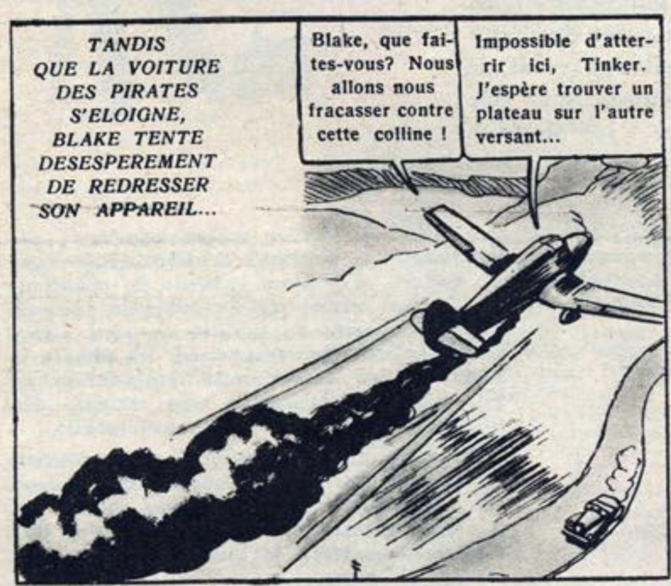




(A suivre.)

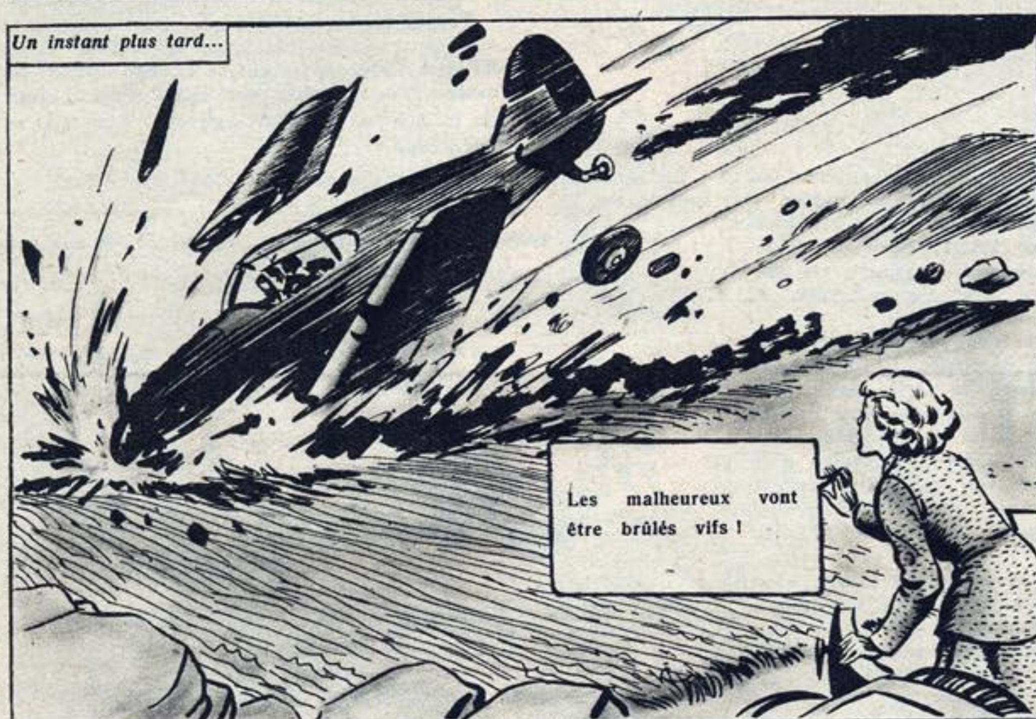


Montés à bord d'un petit avion, Sexton Blake et Tinker viennent de repérer la voiture des bandits Blackie et Doyle. Mais, au moment où l'appareil pique vers la route, Blackie le mitraille...















Pendant que la voiture file à toute allure dans la direction prise par les bandits, Sexton Blake raconte à la jeune fille, vivement intéressée, les circonstances de l'accident...

Nous poursuivions un « roadster » noir qui filait en direction du sud. Les chefs de la bande s'y trouvaient.

(A suivre.)

LES SECRETS de "G.M."



IL y a quelques mois, la firme d'automobiles la plus puissante « in the world », la G. M. (General Motors) levait un coin du voile sur ses projets secrets. Elle nous présentait deux modèles futuristes : le SABRE et le XP-300. Précisons que cette présentation fut exclusivement photographique. Toutefois, en raison de la notoriété de la firme, nul n'est en droit de soupçonner qu'il ne s'agit là que d'un bluff publicitaire comparable à celui de la trop fameuse TUCKER, cette voiture qui n'avait jamais vu le jour que sous la forme d'une maquette à grandeur nature. On peut croire « sur photo », une société comme la General Motors !

MAIS si le SABRE et le PX-300 existent réellement, ils n'en restent pas moins exclusivement des prototypes d'expérience et il n'est pas question, comme on l'a cru, d'entreprendre leur construction en grande série. Rien,

Le XP-300: Long.: 4,90 m. Haut.: 1,20 m. Larg.: 2,03 m.



dans ces deux voitures, n'est définitif ! Les ingénieurs de la G. M. ont précisé qu'elles devaient servir à mettre à l'épreuve certaines nouveautés qui, plus tard, si les résultats sont favorables, seront adaptées aux Buick, Cadillac, Oldsmobile et Chevrolet. « Peut-être même, ont-ils ajouté, ne garderons-nous de ces deux prototypes que les poignées de portières ! »

Comme les essais sont toujours en cours et que personne, parmi les profanes, n'en connaît les résultats, il serait prématuré de dire s'il y a, ou non, un fond de vérité dans cette boutade. Ces deux voitures-éprouvettes ont le moteur à l'avant et la transmission à l'arrière, conformément à la formule classique. Toutes deux sont construites en tôles constituées d'un alliage d'aluminium et de magnésium, ce qui leur confère une grande légèreté. Le compresseur du type ROOTS à suralimentation qui les équipe porte leur puissance à 300 CV au frein.

Détail curieux ! Elles fonctionnent, au choix du pilote, avec deux carburants. De l'essence, si le compresseur ne fonctionne pas ou débite au ralenti, ou de l'alcool méthylique si l'on veut, grâce au compresseur, réaliser des performances éblouissantes. Les deux dérives-arrière servent de réservoirs. A gauche, l'essence; à droite, l'alcool.

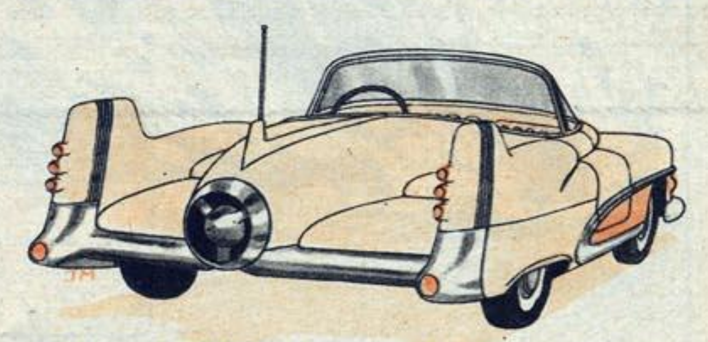
Tout a été prévu pour le confort des passagers. Les mouvements de la capote sont commandés électriquement. Mieux encore !... Ladite capote peut se fermer automatiquement dès qu'une goutte de pluie tombe sur la plaque sensible située entre les deux sièges de la voiture. Il y a un système de chauffage pour chaque siège et les crics, placés sur les côtés du véhicule sont commandés du tableau de bord. Grâce à une cellule photoélectrique, les phares se mettent « en code » sans intervention du pilote dès qu'apparait à une certaine distance les feux d'une autre automobile.

L'arrière du châssis repose sur des ressorts hélicoïdaux. Quant à la suspension à l'avant, elle est assurée par des barres de torsion. Les pneumatiques ont été spécialement étudiés pour soutenir de grandes vitesses sans fatigue ni usure.

Toutes ces caractéristiques sont communes aux deux véhicules. Mais le SABRE et le XP-300 diffèrent quant à la conception du moteur. Le premier est muni d'un moteur de 3,53 litres d'un alésage égal à sa course (82,5 mm.).

Le second est équipé d'un moteur de 4,253 litres huit cylindres en V.

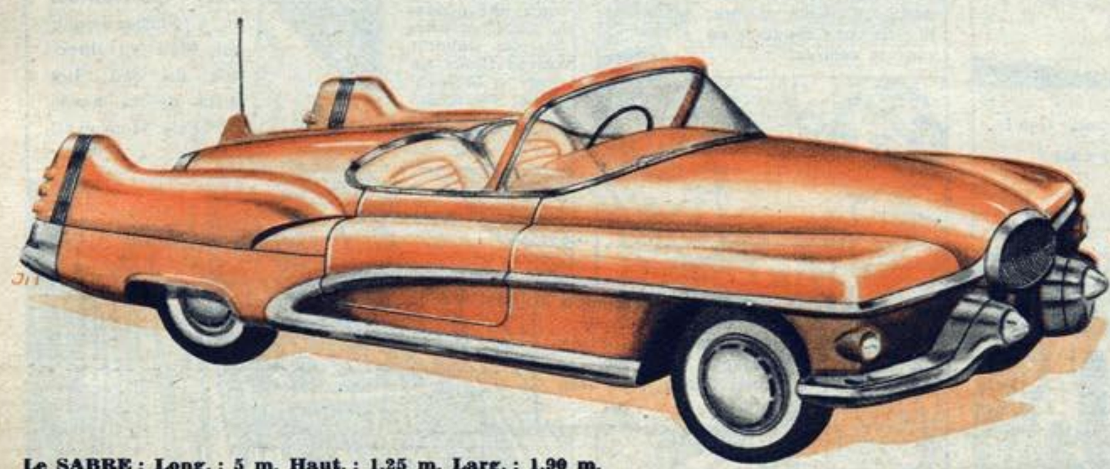
Tous deux, grâce à leur compresseur, donnent 300 CV au



Vue arrière du SABRE. A remarquer, de chaque côté, les réservoirs en cascade des carburants.

frein et possèdent un système de transmission DYNAFLOW perfectionné.

Voyons, maintenant, le revers de la médaille !... Le tableau de bord ne compte pas moins de soixante manettes, presque autant que celui d'un avion ! Quant à la vitesse de 250 km. à l'heure que peuvent atteindre ces deux prototypes, elle reste purement... théorique. L'état et la superstructure des routes existant dans le monde ne permettent de soutenir une allure pareille que durant de brefs instants. La technique automobile va beaucoup plus vite que n'évoluent les Ponts et Chaussées et ce n'est certes pas demain qu'on pourra relier Paris à Bruxelles en une heure et demie !



Le SABRE : Long. : 5 m. Haut. : 1,25 m. Larg. : 1,90 m.



MONSIEUR VINCENT



Grâce à l'aide de Mme de Maignelais, Vincent de Paul a pu fonder un hôpital pour les galériens. Il s'y dévoue sans compter. Le bruit de ses bienfaits parvient aux oreilles du Roi, qui décide de réserver une surprise à l'admirable prêtre..

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING





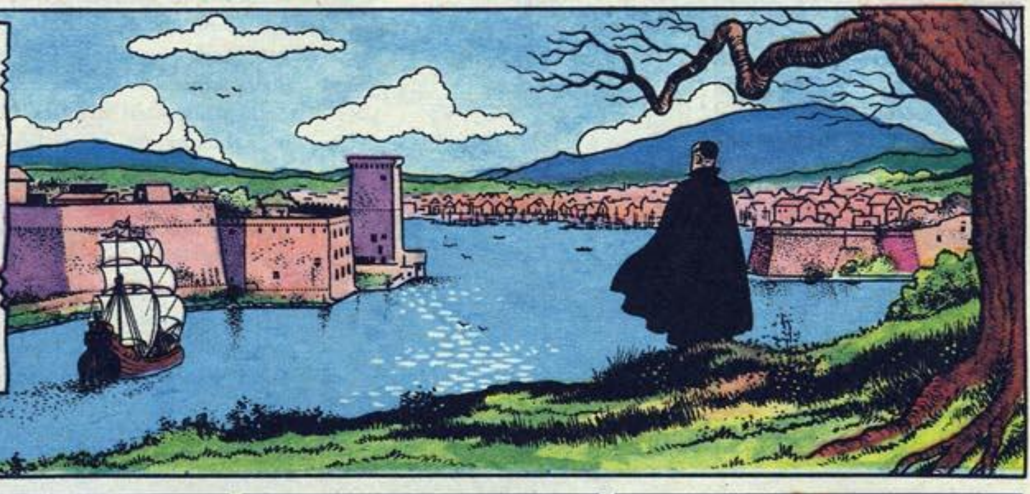








VINCENT N'ALLAIT PAS PERDRE SON TEMPS. AYANT ARRANGÉ TOUTES CHOSES POUR QUE SON HÔPITAL NE MANQUÂT DE RIEN PENDANT SON ABSENCE, IL PARTIT, D'ABORD POUR MARSEILLE OÙ, DISAIT-ON, ÉTAIT ENTASSÉE LA LIE DES CRIMINELS. LA VUE DU GRAND PORT LUI REMIT EN MÉMOIRE CERTAINES PÉRIPÉTIES DE SA JEUNESSE ... MAIS L'HEURE N'ÉTAIT POINT AUX ATTENDRISSEMENTS STÉRILES. IL FALLAIT AGIR ...









(A suivre.)

LES AVENTURES DE QUICK ET FLUPKE

CIRCULATION







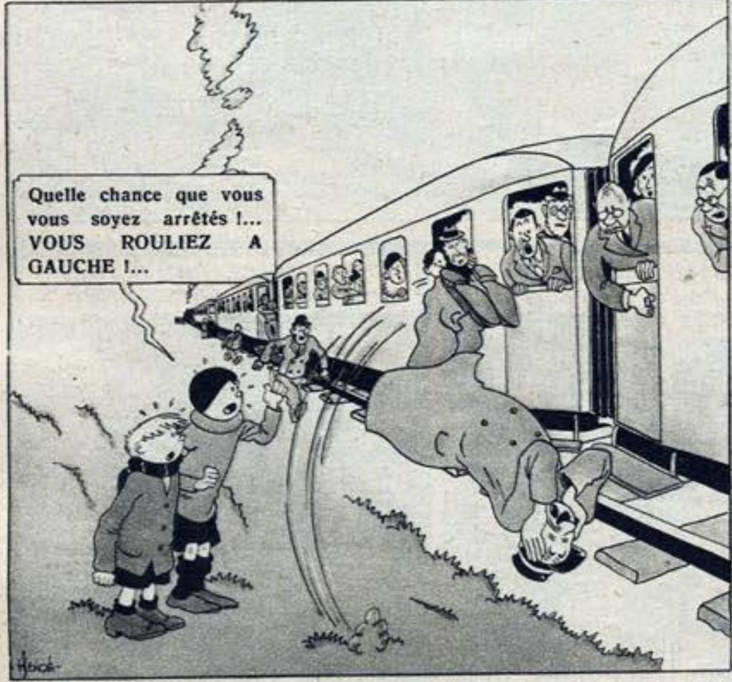


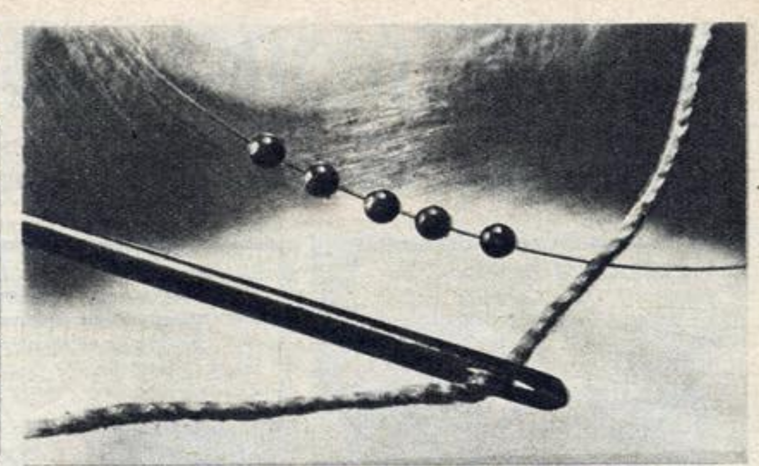












DES BILLES D'ACIER... QUI FLOTTENT SUR L'EAU

IMAGINONS que tu achètes des billes d'acier et que tu les lances, une à une, dans un récipient plein d'eau. Les billes vont, évidemment, couler à pic. Il te paraît inconcevable qu'elles puissent flotter au-dessus du bassin, comme de vulgaires bulles de savon.

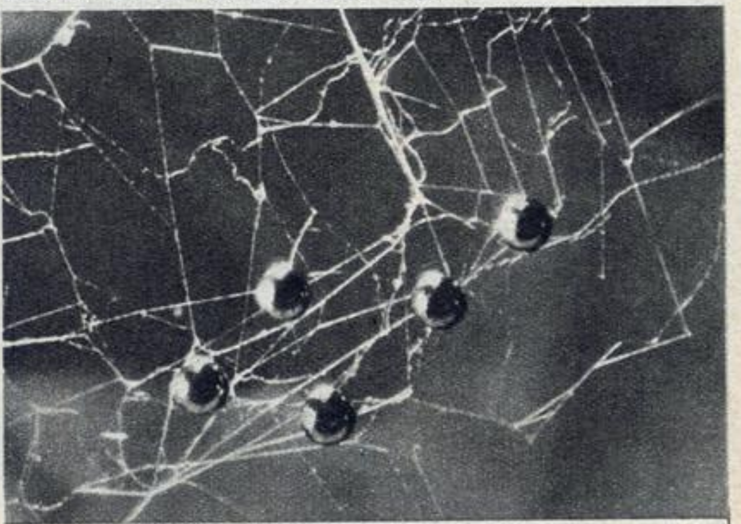
Pourtant, il existe actuellement des billes d'acier qui réussissent cette gageure. Elles sont si petites, qu'il en faut plus de mille pour faire un gramme (leur diamètre ne dépasse pas 65 centièmes de millimètre) et si légères, qu'elles inclinent la surface de l'eau sans y pénétrer ! Elles y reposent comme sur un coussin. Pour s'assurer de leur parfaite sphéricité, le toucher est insuffisant; il faut avoir recours au radar.

Jette donc un coup d'œil sur les deux photos qui illustrent cet article : au-dessus, cinq des petites billes d'acier dont je viens de te parler, comparées à une aiguille ordinaire et à un morceau de fil à coudre; en dessous, cinq autres de ces billes sur une toile d'araignée !

Mais à quoi servent-elles, ces sphères minuscules ? Par groupe de cinq, elles forment les roulements « à billes » qui assurent le mouvement d'une nouvelle montre suisse. La mise au point de ce système exigea trois années d'études, et ne fut rendue possible que par l'utilisation d'instruments prodigieux capables de mesurer le millième de millimètre.

Ce roulement à billes lilliputien remonte la montre à chaque mouvement du bras. Observe une sphère d'acier roulant sur un miroir : elle se meut avec une incroyable facilité puisque rien ne freine sa course ! Il t'est aisé, dès lors, de comprendre que pour remonter cette montre à roulement à billes, il suffit de très peu de chose : d'un léger mouvement du poignet, des petites secousses imperceptibles d'une main en train d'écrire une lettre, des gestes inconscients que l'on accomplit durant le sommeil, etc., etc...

En somme, c'est presque le « mouvement perpétuel » qu'ont ainsi inventé les techniciens helvétiques !



Entre quatre-z-yeux

MEFIEZ-VOUS DES PIES VOLEUSES !











QUI ETAIT JEAN COLIN-MAILLARD ?

JEAN COLIN-MAILLARD éatit un guerrier fameux du pays de Liège. Il avait pris le nom de Maillard parce que, dans les combats, il s'armait volontiers d'un maillet, dont il savait se servir très habilement. Ses exploits lui valurent d'être fait chevalier, en 999, par le roi Robert de France. Dans la dernière bataille qu'il livra au comte de Louvain, il eut les deux yeux crevés; mais, guidé par ses écuyers, il n'en continua pas moins de se battre tant que dura l'affaire qui était engagée. On prétend qu'à la suite de cet événement, nos aïeux inventèrent, voici plus de neuf siècles, le jeu du « Colin Maillard ».

L'OSCAR DE LA PHILATELIE



LA mode est aux « Oscars ». Les plus connus sont les « Oscars » du cinéma: celui de la meilleure interprétation, de la meilleure mise en scène, etc... Mais récemment, un « Oscar » d'un tout autre genre a vu le jour : c'est celui de la philatélie. Une petite statuette d'or, d'une valeur de 1 million de francs français, sera offerte à l'heureux propriétaire de la plus belle collection de timbres-poste du monde.

LES MINES LES PLUS PROFONDES DU GLOBE

QUAND on parle de mines, il faut distinguer entre celles qui se rapprochent le plus près du centre de la terre, et celles qui ont la plus grande profondeur « réelle ». D'une mine de 1,000 mètres dont l'entrée se situe à 400 mètres d'altitude et d'une autre de 800 mètres qui s'ouvre au niveau de la mer, il est évident que c'est la deuxième qui est la plus proche du centre de la terre !

Les mines du Calumet et Hecla, aux Etats-Unis, sont celles qui descendent le plus près du noyau central : elles atteignent 1,400 mètres, en dessous du niveau de la mer. Mais la mine la plus profonde du monde est celle de Saint-Jean del Rey, au Brésil, qui atteint 2,045 mètres. A ces profondeurs, la température est très élevée et monte rapidement. De 36 degrés à 1,500 mètres, elle atteint 47 degrés à 1,900 mètres.

COMMENT DORMENT LES SERPENTS ?



SAVEZ-VOUS que les yeux du serpent ne se ferment jamais? Endormi ou éveillé, vivant ou mort, cet animal a toujours les yeux grands ouverts. La raison en est simple : il n'a pas de paupières. Ses yeux sont protégés par deux fortes écailles, qui font partie de son enveloppe épidermique, et dont il se dépouille en même temps que de sa peau, chaque fois qu'il mue. Ces écailles, claires et transparentes comme du cristal, permettent une vision parfaite : elles sont si solides qu'elles protègent efficacement l'œil du reptile contre les ronces et les épines au milieu desquelles, fuyant un ennemi ou poursuivant une proie, il se glisse à toute vitesse.

POURQUOI LES SALVES D'HONNEUR ONT-ELLES 101 COUPS ?

C'EST en Allemagne que se singulier usage a pris naissance : on avait commandé à Augsbourg une salve de cent coups de canon en l'honneur d'un empereur qui revenait d'une campagne victorieuse. L'officier de service, n'étant pas sûr d'avoir bien compté, fit ajouter un coup par acquit de conscience. Une ville voisine fit de même pour ne pas être en reste; et ainsi, de ville en ville, la tradition s'établit, qui fut toujours respectée depuis lors.

SOLUTION DES MOTS-CROISES DU N° 33.

Horizontalement : 1. Eté. 2. ... 3. Net. 4. Anormal. 5. Ile. 6. Sème. 7. Pu. 8. Mère.

Verticalement : 1 Tennis. 2. Eole; Ma. 3. Trempe. 4. Eure.

MOTS CROISES

Horiz. : 1. Donna de l'air. - 2. Ce que représente ce dessin. - 3. Vaste amas d'eau salée; On y dépose les bulletins de vote. - 4. Otes la rate. - 5. Flatter bassement. - 6. Ajonc. - 7. Adverbe de lieu. - 8. Dévêtu. - 9. Propre. - 10. Charpente.

Vertic. : 1. Habitant. - 2. Orateur romain. - 3. Alla çà et là à l'aventure. - 4. Du verbe rire; Possessif. - 5. Canal pour conduire l'eau; Observation écrite. - 6. Religieuses. - 7. Dans; Article; Note - 8. Sculpteur français.



Victoria vous présente : CHOKO le négrillon





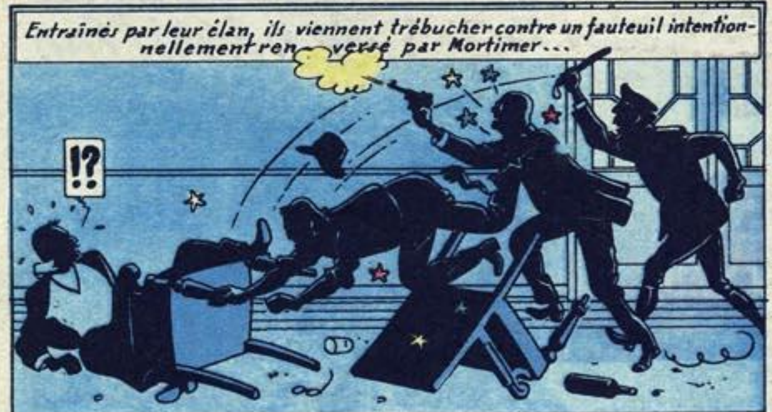






(A suivre.)


LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE
TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS
Mortimer est venu chez Grossgrabenstein avec l'intention de le mettre en garde contre les agissements de la bande d'Olrik. Mais une exclamation poussée par le soi-disant docteur révèle à Mortimer que l'homme qu'il a devant lui n'est autre qu'Olrik lui-même. Aussitôt la bagarre se déclenche...


Entraînés par leur élan, ils viennent trébucher contre un fauteuil intentionnellement renversé par Mortimer...
!?


...qui, sortant aussitôt de derrière la porte où il s'était caché...


...se jette dans le hall, puis, en un tour de clef, enferme Olrik et sa bande...
Et hop!...


Cependant, dans le salon obscur, le désordre est indescriptible...
Ici, je le tiens!...
Moi aussi!...
Aïe!...
Humpf!
?
Tiens, prends ça!...
Lâchez-moi donc, imbéciles! C'est moi, Olrik!!!


Allez-y, soyez fermes, les gars!...
Mais la lumière jaillit subitement...
DAMNED!...


C'est le boy, Mustapha, qui vient de faire irruption dans le hall et qui se dresse, menaçant, le poignard au poing...
!
Tant pis! Logeons-lui une balle dans la jambe!...
CLIC


Enrayé!!!... Ah, cette fenêtre!...


Déjà Mustapha s'élance, le poignard levé, pour lui barrer le chemin, mais Mortimer, d'un geste rapide...


...lui lance violemment son arme inutile à la face
How!!!...


Titubant sous le choc, le boy vient heurter du coude la manette qui commande le dispositif de sécurité du hall...
CLAC


Aussitôt un volet d'acier s'abat avec fracas devant la fenêtre...
?
CLAC


La porte du jardin! Vite!!


Mais au moment où il met la main sur la poignée, Mortimer reçoit à travers le corps une formidable décharge électrique...
WOUA!!!

(A suivre.)